

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XII.

MONTREAL, 30 JUIN 1900.

No 258

SOMMAIRE

Un Conseil Utile, *Vieux-Rouge* — L'Expansion de la Race, *Libéral* — La Prohibition, *Fiolo* — Le Rapatriement, *Amicus* — Un Cours de Maintien, *Collégien* — Le Temps des Vacances, *Magister* — Chronique, *Rigolo* — L'Article 7, *Jean de Bonnefon* — Le Lion dans l'Armoire, *Hugues Le Roux* — Gazette rimée : *Five-O'clock Exhibition*, *Raoul Ponchon* — Pour vous, mesdames.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Le RÉVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

Le prix de l'abonnement au RÉVEIL est TROIS PIASTRES par année.

UN CONSEIL UTILE

Mon directeur vient justement de me communiquer une réflexion qui lui fut adressée l'autre jour relativement à la monumentale gaffe que le ministre des Travaux Publics vient de commettre à Rouen.

J'ai été fort heureux de cette aubaine aussi inespérée qu'inattendue, car il faut remarquer que nous sommes précisément à l'époque de l'année où les sujets d'articles sont devenus hors de prix.

Examinons ensemble, si vous le voulez bien, ce qui reste au pauvre journaliste pour lui permettre d'intéresser ses lecteurs.

En premier lieu, les cours de justice ont été ajournés jusqu'au 15 septembre. Il n'y a guère que celle des Recorders qui fonctionne, mais c'est tout comme si elle n'existait pas, car il est défendu, par ordre supérieur, d'en souffler mot,

Le Vieux-Lion s'est endormi avec presque tous ses ministres, et il n'y a actuellement que l'hon. M. Robidoux qui travaille. Cet homme est infatigable. Il ne demande

jamais personne pour lui aider à ne rien faire.

Monseigneur Bruchési a ajourné la visite pastorale à l'automne, probablement parce que la chaleur est trop grande pour lui permettre de ramasser les milliers de piastres qu'on lui jette pour l'œuvre de la Cathédrale.

Les saintes maisons ont fermé les usines éducationnelles, et les élèves sont allés en vacance.

Il ne nous reste donc plus, comme sujets d'actualité, que M. Laurier et Tarte, et encore sommes-nous menacés de les perdre tous deux, celui-ci dans un avenir très rapproché et l'autre aux prochaines élections.

C'est vraiment désolant.

Pour éviter cette double catastrophe, un citoyen éminent de Montréal, politicien bien connu et qui touche de très près au gouvernement libéral, propose un moyen tellement simple pour tourner la difficulté qu'il est bien étonnant que personne n'y ait songé avant lui.

Sa position officielle ne lui permettant pas de s'adresser directement au premier-ministre pour lui faire part de ce moyen facile de sauver son gouvernement de la défaite qui l'attend, a cru devoir demander au REVEIL de donner ce conseil utile au chef du gouvernement.

Voici la réflexion qu'il faisait en anglais à mon directeur, et je vous la donne dans la même langue :

"Why don't you advise Laurier in your short column to stick a poor-man's-plaster over Tarte's mouth, Don't choke him altogether, you know; but just leave him enough room to breathe."

Après avoir pioché tous les dictionnaires pour trouver la traduction correcte de ce mot baroque; après m'être adressé aux

hommes du métier, je n'ai pas pu découvrir la véritable signification du mot.

En désespoir de cause, j'ai demandé l'avis d'un gros habitant de Montréal qui passe l'été à St.-Agathe.

Une habitude contractée dès sa plus tendre enfance lui permet de torturer facilement une phrase française de manière à en extraire plusieurs sens.

C'était bien l'homme qu'il me fallait.

Il s'est rendu de bonne grâce à ma demande, et m'a livré séance tenante la traduction littérale que je donne au premier-ministre :

"Pourquoi ne conseillez-vous pas à Laurier de coller une *sirouanne* sur la... bouche à Tarte? Ne l'étouffez pas tout à fait, vous savez; laissez lui juste assez de place pour respirer."

Le grand respect que j'ai pour mon chef politique m'aurait empêché de lui donner un conseil comme celui-là, lors même que j'en aurais conçu l'idée, mais du moment que c'est un des piliers du parti libéral qui me demande de mettre la signature de *Vieux-Rouge* au bas d'un article destiné, peut-être, à sauver le parti d'une défaite aussi humiliante que celle de 1878, je n'hésite en aucune façon, mais à une condition, cependant :

Que M. le premier-ministre consente à accepter l'appui des vrais libéraux en jetant l'Homme-Fatal par-dessus bord, ou bien qu'il soit satisfait de leur neutralité s'ils croient opportun de ne pas voir du même œil ce que M. Laurier appelle la *récompense adéquate* des services que Tarte n'a jamais rendus au parti libéral.

VIEUX-ROUGE.

UNE BONNE PRECAUTION

Si vous êtes sujet à la toux, prenez un peu de BAUME RHUMAL avant de vous exposer à l'air vif.

L'EXPANSION DE LA RACE

Ainsi que *Vieux-Rouge* l'a dit dans son article, qui précède celui-ci, il n'y a en ce moment qu'un endroit où l'on puisse trouver des sujets d'articles et c'est à la Chambre des Communes, parce que l'attention du pays converge vers la capitale et se concentre sur deux hommes dont l'un fait des discours échevlés que l'autre fait semblant de répudier.

S'il faut en juger par l'expérience du passé, on peut accorder autant de confiance au sténographe ou au correspondant de journal qu'à l'orateur lui-même qui, dans la chaleur du débat, et sans s'en apercevoir, peut commettre une erreur grave.

Le premier-ministre ne croit pas à la véacité des rapports des journaux, surtout quand il s'agit de défendre les bévues de son illustre collègue, le ministre des Travaux Publics, devant le Parlement.

Et pour preuve, voici le compte-rendu d'une séance très intéressante de la Chambre.

Quoique la fin seulement du débat se rapporte au titre de cet article, il est préférable de reproduire le tout afin de montrer l'harmonie parfaite existant entre les deux collègues :

Avant de passer aux ordres du jour, l'hon. M. Foster appelle l'attention du premier-ministre sur le discours de M. Tarte en France, et cite les appréciations malveillantes qu'en font le *Globe* de Toronto et le *Herald* de Montréal, les deux principaux organes du gouvernement.

Le premier-ministre — Monsieur l'Orateur, j'ai déjà informé cette Chambre, dans une occasion antérieure, que j'avais reçu de M. Tarte une lettre dans laquelle il se plaignait que ses discours étaient mal rapportés.

Alors, tous les journalistes de la France

se trompent, et il n'y a que M. Tarte qui soit infaillible.

Cela semble raide au premier abord, et cependant, du moment que le ministre l'a dit et que M. Laurier l'affirme, il faut bien que ce soit vrai,

J'ai été depuis en communication constante avec lui et je lui ai demandé de m'envoyer, si c'était possible, les comptes-rendus exacts de ses discours, ce à quoi il a consenti avec empressement.

Il nous semble que M. Tarte a assez de sténographes et de dactylographes canadiens par devers lui sans que le premier-ministre soit obligé de lui demander un rapport officiel.

Tout homme prié d'adresser la parole en public sait — et mon honorable ami, qui est lui-même un orateur distingué, sait très bien qu'on ne peut pas tenir l'orateur responsable des paroles rapportées dans les comptes-rendus des journalistes.

Quand il pleut trop souvent, quand il y a trop de sécheresse, quand la rouille, la gelée ou la grêle dévastent les moissons, c'est toujours la faute à Papineau.

Ces comptes rendus se font aujourd'hui avec une telle hâte qu'il est imprudent de s'y fier dans tous les cas.

M. Tarte n'est pas autre chose qu'un fidèle sujet britannique.

Tout le monde sait cela.

Il n'a jamais déguisé sa pensée à cet égard, et pas plus tard que le 24 de ce mois il écrivait de sa main la dépêche que les Canadiens-français de passage à Paris adressèrent à la Reine pour l'assurer de la fidélité de ses sujets Canadiens-français. Cela devra être une réponse suffisante aux dénonciations proférées à propos des termes dont on accuse M. Tarte de s'être servi, mais que je ne crois pas qu'il a employés dans le sens du moins qu'on leur attribue, en disant que nous

sommes cette année plus français que l'année dernière. Je ne vois pas quel événement nous a faits plus français cette année que l'an passé.

Le premier-ministre a eu de la difficulté à s'en tirer, mais enfin il en est sorti.

Maintenant nous en sommes rendus à la petite pointe de sentiment, qui a rehaussé le discours de M. Tarte, et qui est la cause de tout le grabuge :

Nous sommes aussi français cette année que l'année dernière, et nous étions l'année dernière aussi français qu'auparavant.

Nous sommes français de naissance.

Nous sommes français par notre origine. nous sommes certainement fiers de notre origine ; pour ma part, je suis orgueilleux de notre origine et je le proclame dans n'importe quelle assemblée.

(Ecoutez, écoutez.)

Vous avez cublié la religion, M. Laurier, et les curés ne vous pardonneront pas cela.

Mais tout en nous enorgueillissant de notre origine, et de la race chevaleresque à laquelle nous appartenons, nous donnons par là une preuve additionnelle de notre loyauté envers la couronne sous laquelle nous avons reçu les libertés dont nous jouissons aujourd'hui.

Je ne crois pas que M. Tarte veuille dire autre chose, et jusqu'à réception de la correspondance officielle que j'attends de lui, et d'une version authentique de ses discours, je ne suis pas prêt à admettre que M. Tarte ait voulu dire autre chose. M. Tarte a parlé avec orgueil de sa race, et il a en cela raison.

Il en a parlé peut-être avec des espérances plus grandes que celles que j'entretiens moi-même. Il a exprimé l'espérance que la race canadienne-française deviendrait la plus nombreuse, et c'est une louable ambition. Je ne crois pas qu'on puisse le blâmer pour cela.

Quant à moi, si j'avais l'espérance que la race française fût appelée à devenir la plus nombreuse, je m'inclinerais devant la puissance de fécon-

dité de ma race, mais malgré cette noble vertu je ne crois pas que la race française soit appelée à devenir la plus nombreuse sur ce continent.

L'hon. Premier Ministre remarquera que j'ai fait une nouvelle traduction du dernier paragraphe que j'ai trouvé dans le rapport publié. Je n'aurais pas voulu dire qu'il "entretenait l'espérance," et qu'il paierait un tribut d'éloges."

J'espère qu'il m'en saura gré.

Mais, pour parler sérieusement, ne croyez-vous pas, mes chers lecteurs, qu'il est à peu près temps de lâcher cette sentimentalité, et de se rendre une fois pour toutes à la brutalité des faits.

Nous sommes sujets britanniques, en dépit de tout ce que l'on pourra dire. Nous sommes anglais, sinon d'origine, du moins par la constitution et les lois qui nous régissent, et nous resterons anglais malgré toutes les influences et tous les arguments qu'on pourra mettre en jeu. Et ce sera pour le mieux. M. Laurier l'a si bien compris qu'il est lui-même, suivant sa propre expression "*British to the core,*" anglais jusqu'au trognon.

Il est parfaitement reconnu que le Canadien-français et sa femme ont une puissance de fécondité extraordinaire, mais si le premier-ministre, aidé de son collègue Tarte, veut en faire la grande puissance et la plus nombreuse sur le continent américain il faudra qu'il paye de sa personne et donne l'exemple aux jeunes en mourant une postérité aussi nombreuse que celle du père Abraham.

Pour atteindre ce résultat il n'a qu'à suivre l'exemple du saint roi Salomon. Reste à savoir si le Sénat approuverait ce moyen.

LA PROHIBITION

On n'a pas l'habitude au REVEIL de décerner des éloges échevelés au gouvernement, mais il ne faudrait pas conclure de là que c'est par mauvais vouloir; c'est tout simplement parce qu'il n'en mérite que très peu.

En toute justice, cependant, le pays lui doit des remerciements pour le service signalé qu'il vient de nous rendre en écrasant, une bonne fois pour toutes, espérons-le, les prétentions des maniaques qui veulent forcer les Canadiens à ne boire que de l'eau. Le vote donné à cette occasion et la déclaration solennelle du plébiscite doivent être suffisants pour mettre fin à cette comédie qui a coûté près d'un demi-million au pays.

Pendant des années et des années on nous a ennuyés avec cette question, qui revenait aussi régulièrement devant les Chambres que la question des écoles.

Aujourd'hui, elle est enterrée et bien enterrée; laissons-la dormir en paix et buvons un coup à sa santé.

FIOLE.

AUX SOURDS—UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnement d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25,000 frs, afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement, S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

PAS DE SAISON PROPRE

Le rhume de poitrine n'a pas de choix pour les saisons et le BAUME RHUMAL le guérit en tout temps.

48

LE RAPATRIEMENT

On voit encore quelquefois dans les journaux de la Province une note timide relative au rapatriement de nos compatriotes. Il y a peut-être des gens de bonne foi qui peuvent s'imaginer que c'est chose possible, mais tous ceux qui ont vécu aux Etats-Unis, tous ceux qui connaissent la largeur d'idées qui règne parmi cette population savent aussi que ce rêve de rapatriement est une utopie.

Il est tout naturel que le curé cherche à rattraper son esclave qui s'est échappé de ses griffes en lâchant les derniers lambeaux de son bien aux mains des huissiers; il est tout naturel encore que le gouvernement désire ramener sous sa tutelle les tributaires qui paient les extravagances de l'administration, l'exposition de Paris, par exemple; mais il est bien plus naturel que Baptiste, qui connaît la différence depuis qu'il s'est émancipé, ne revienne pas se remettre à sa chaîne, aussi longtemps que les Etats-Unis seront là pour lui donner asile.

Mais il y a autre chose dans cette question.

Il y a le petit patronage d'abord pour ces messieurs qui gouvernent; il y a ensuite l'occasion pour M. le Curé de faire une *vibrante* allocution, et montrer un bout de patriotisme.

Tout cela n'est pas suffisant pour décider nos gens de là-bas à revenir tâter de la fêrule ici.

Les mêmes raisons qui ont motivé leur départ existent encore, et ce n'est pas après avoir amélioré leur condition sociale qu'ils iront de gaité de cœur abandonner le bien-être dont ils jouissent dans un pays libre pour retrouver dans leur pays les lois onéreuses et souvent injustes qui nous régissent.

Ils savent aussi par les journaux que le marteau de plomb devient de plus en plus pesant, et que ce n'est plus seulement l'autorité religieuse qui écrase le citoyen du Canada, mais que le moindre fonctionnaire monté à cheval par faveur politique ne se gêne pas pour édicter de par sa propre autorité que ceci se fera de telle et telle manière et pas autrement.

Canadiens des Etats-Unis, mes amis, ici nous retournons au militarisme aux dragonnades, au

pilori, au moyen-âge. Vous êtes bien chez vous, restez-y.

AMICUS.

Un Cours de Maintien

C'était à la fin de l'année scolaire.

Le professeur de sixième dans un de nos collèges classiques, dans le but, excellent d'ailleurs, de préparer les élèves à sortir dans le monde, leur adresse un petit discours dès leur entrée en classe, le matin, dans les termes suivants, toujours avec la courtoisie qui distingue ces messieurs quand ils parlent à leurs élèves.

« Vous allez partir dans quelques jours pour retourner dans vos familles. Vous savez que l'institution qui vous a donné asile depuis dix mois est la plus grande du pays. Quand bien même ce ne serait pas vrai, il faut le dire, et ne pas oublier que c'est votre *Alma Mater*. Il faut de toute nécessité, que vous fassiez honneur à vos professeurs, et que vous sachiez comment vous conduire dans le monde. J'ai donc décidé de vous donner, ce matin, avant de commencer les leçons journalières, la manière de vous conduire lorsque vous serez rendus dans vos familles.

— Dufresne, viens ici.

L'élève Dufresne, ainsi interpellé, se lève et se place en face du pupitre, sans savoir précisément ce que le professeur, le savant abbé, va lui demander.

— Quand tu vas chez le voisin faire une commission, qu'est-ce que tu fais avant d'entrer ?

— J'ôte mon casque.

— Ah ! tu cognes ? Puis quand t'as cogné ?

— On m'dit : Entrez.

— Alors tu entres ?

— Oui.

— J'ôte mon casque.

— Ensuite ?

— Oùs-que tu l'mets ?

— Je l'tiens dans ma main.

— C'est pas comme ça qu'on fait. Quand on entre dans une maison, on met son casque sur l'lit.

L'ecclésiastique, qui n'était professeur que depuis une année, n'avait vu que des maisons où il n'y avait qu'une pièce : le lit dans un coin, le poêle au milieu, la huche et le banc des seaux dans un endroit quelconque, et le sofa n'importe où.

COLLÉGIEN.

Le Temps des Vacances

Nos collèges et nos couvents viennent d'ouvrir leurs portes ; les élèves que ces institutions étaient chargées d'instruire sont pour deux mois sous la direction des parents.

Qu'ont-ils appris ? Grave question ! Grande responsabilité pour ceux qui ont charge d'âmes et pour les familles qui doivent continuer les leçons données depuis dix mois !

La leçon religieuse a-t-elle été négligée ?

Certainement non, si votre expérience se reporte vers le passé.

Les devoirs du chrétien, l'obéissance à l'autorité religieuse, parfois au détriment de l'autorité civile, on l'enseigne et pour cause.

Inutile de discuter cet enseignement, il est bien fait. Un jeune homme ne peut sortir du collège sans se dire qu'il faut se soumettre au clergé d'abord, ou être damné. On ne le dit pas mais tout est calculé pour inculquer cette idée primordiale dans les esprits.

Et la jeune fille ? Lui a-t-on dit que la modestie, le goût des joies de famille étaient préférables au flirtage, au piano, à l'esprit de plaire par les grâces extérieures ?

Nous croyons que nos bonnes sœurs les ont dirigé dans la bonne voie.

Si les mères ont constaté que leurs filles savent tricoter, faire un peu de cuisine, etc., elles peuvent être certaines qu'un jeune homme va lâcher son club et va rechercher cette jeune fille rangée, industrielle et travaillante. Tout est calculé chez nous, et l'utile se joint facilement à l'agréable.

Revenons à notre sujet.

Autrefois on interdisait sous peine d'exclusion la lecture des journaux et des revues dans nos collèges et nos couvents — témoin cette polémique de Cyprien dans la *Patrie* du temps.

Il y a certainement un choix à faire dans les publications à laisser lire à la jeunesse.

Mais pourquoi ne pas leur laisser connaître l'histoire contemporaine, les événements de chaque jour.

Un professeur intelligent, une sœur instruite, au courant des événements, devraient en instruire les élèves confiés à leur direction.

Que diriez-vous d'un petit canadien sortant des classes et ne sachant pas le gros des événements qui se sont passés cette année ?

On verra ça pourtant, parce que l'on préfère trois heures données au catéchisme à dix minutes, bien comptées, consacrées à ce qui s'est passé dans le monde politique pendant la semaine.

Pourtant l'élève sorti de nos institutions religieuses devrait être au moins capable de répondre, aux gens du monde, d'une manière convenable. Et la connaissance acquise de ces faits ne nuirait pas à ceux qui se destinent à la vie religieuse. Cela leur serait aussi utile que de savoir bien manger, chose qu'ils apprennent rarement, car ils sont souvent ridicules dans nos banquets.

Maintenant, finissons ces remarques qui pourraient permettre d'écrire des colonnes.

Et la correction des fautes, la discipline dans nos maisons d'éducation ?

On nous dit que dans un certain collège cette année, deux professeurs ensouannés, ont fait l'échange de deux écoliers, pour seule fin, comme on dit, de voir lequel des deux *boxers* pouvait le mieux adapter un tapis sur la joue de sa victime.

Passe-moi le sel, je te passerai le séné.

Heureusement, les parents ont ouvert l'œil, les imbéciles (pas les écoliers) ont payé, et le Supérieur de l'établissement, un monsieur dans toute la beauté du mot, a fait bel et bien son devoir.

Ces faits nous arrivent et nous ne pouvons les laisser passer sans commentaires.

Pour les parents, il leur reste pendant les vacances à bien étudier les progrès faits par leurs enfants, à les bien diriger et à choisir l'institution où ils pourront davantage développer les talents des êtres qui leur sont chers.

L'avenir appartient à la jeunesse de notre chère patrie.

MAGISTER.

POUR LA VOIX

Contre l'enrouement, l'extinction de voix, le BAUME RHUMAL n'a pas son pareil. 50

J'Y SUIS, J'Y RESTE !

Un incident banal s'est présenté, il y a quelques semaines, dans notre bonne ville de Montréal. Un constable, Job O. Trempe, et un bedeau, qui cumulait, ont été offusqués des gestes libidineux de deux chanteurs de l'Eldorado. Par ordre supérieur, ces deux individus ont juré que leur pudeur avait été effarouchée par les chansons qu'ils avaient entendues à cette place d'amusement populaire. Les chanteurs ont eu le tort énorme de croire qu'on pouvait dire des choses spirituelles en français devant un public canadien, sans que ça puisse tirer à conséquence.

Tout naturellement, si c'était au Royal, ou au Français, ou même au Monument National, sous l'œil paternel de monseigneur Bruchési, du moment que c'est en anglais, c'est *all right*, mais en français, horreur !

Cela n'est pas permis, car on peut *offenser la pudeur* (terme consacré par d'antiques traditions) de nos policemen.

L'avocat de la défense en avait appelé du jugement des Recorders (nous ne voulons pas critiquer) à la Cour d'appel, et le greffier, M. L. W. Sicotte, sr., un homme qui a toujours été maltraité par les divers gouvernements qui se sont succédé depuis trente ans, a jugé à propos de prendre l'amende de \$50 imposée aux chanteurs et de la garder pour son gouvernement.

Il a probablement raison, parce que: *a good turn deserves another*; mais quand on lui a fait des représentations à ce sujet, il a donné la même réponse que le maréchal MacMahon :

J'ai l'argent, je le garde !

Le gouvernement a tout à gagner dans cette affaire, mais que vont dire les contribuables de la Ville de Montréal, qui perdent cette somme ?

CIVIS.

N'oubliez pas de visiter le magasin de papeterie de Messieurs Morton, Phillips & Cie., lorsque vous aurez besoin de fourniture de bureau. L'assortiment est des plus complets, et il est impossible de trouver mieux au Canada ou ailleurs.

CHRONIQUE

J. B. Lorge, le chapelier à la mode, vend un feutre blanc idéal. Allez le voir.

* * *

Achetez le Boston, le meilleur cigare à 10 cents. Quand vous en aurez fumé un, vous n'en voudrez plus d'autre.

* * *

On dit que l'Exposition de Paris va devenir permanente. Voilà une heureuse nouvelle, car par ce moyen, le gouvernement a casé une armée de geus.

* * *

Il serait à désirer que les noms des nouveaux lieutenants-colonels honoraires fussent publiés à l'Officiel, de crainte que le gouvernement en oublie quelques uns.

* * *

Les boxeurs chinois vont bien. Ils massacrent, pillent et brûlent à qui mieux mieux. A Montréal, on a fait une manifestation hostile contre les Fils du Ciel, qui étaient protégés par la police.

* * *

Depuis que les hôtels et restaurants sont *complètement* fermés le dimanche, on voit des hommes saouls, et même des femmes dans le même état, se promener sur les principales rues de la ville.

* * *

Les traducteurs doivent être mal cotés à l'heure qu'il est à cause de leur fausse interprétation de la loi des licences.

N'y aurait-il pas moyen de savoir quels sont ces traducteurs ?

* * *

Nous sommes rendus à la période décennale du recensement, et l'hon. M. Laurier nous dira l'an prochain si l'augmentation de la population justifie l'augmentation du budget, de 42 millions de piastres à 62 millions.

* * *

Il y a longtemps que l'on n'a pas entendu parler de St. Eusèbe. Les citoyens seraient-ils

rentrés dans leurs fonds ?

Ca doit être le fonds qui manque *le plus*, pour corriger le bonhomme Lafontaine.

Et dire que l'agriculture manque de bras !

* * *

La petite industrie du pèlerinage bat son plein. Les annonces des journaux nous le prouvent tous les jours. Seulement, il y a cette année une sérieuse innovation. Les pèlerinages mixtes sont permis, chose qui ne s'était jamais vue. C'est une amélioration, pour les maris, sur l'ancien système.

* * *

La Presse organise de nouveau des piqueniques au Bout-de-l'Île. C'est Tardivel qui va rager. Je comprends parfaitement que les pèlerinages valent mieux pour remplir la sacoche ecclésiastique. Mais la santé des enfants et la bourse des parents ne se portent pas plus mal quand il s'agit de donner de l'air pur aux jeunes poumons.

* * *

La Vitaline a causé du désarroi dans le camp ministériel. Un peu plus, cela devenait une panique. Un grand nombre de députés refusent d'avaler ce que l'hon. M. Borden a fait manger à nos soldats. C'est ça qui va donner du prestige à nos amis les libéraux aux prochaines élections. Le bilan des méfaits grossit rapidement et l'époque de la bataille se rapproche de plus en plus.

* * *

Le sens pratique des Anglais :

—N'est-ce pas vuuz qui faites de la traduction ?

—Oui, monsieur.

—Voici trois documents à mettre en français.

—Très bien, monsieur.

—Pardon, avant de les prendre, écrivez-moi quelque chose sur un bout de papier.

—Pourquoi ?

—Cela me permettra de comparer les écritures et de m'assurer que c'est bien vous qui avez fait le travail.

* * *

En dépit de la concurrence faite au Parc Schermer, il y a toujours beaucoup de monde qui se

roué à cette place d'amusement. Il faut bien dire aussi que MM. Lavigne et Lajoie ne négligent rien pour attirer un public choisi. J'ai remarqué cette semaine un grand nombre de familles anglaises qui s'y rendent presque tous les soirs

* * *

La Banque Provinciale du Canada rouvre ses portes le 9 juillet. La nouvelle institution vient de constituer son bureau de direction avec M. Ducharme comme président. M. Tancred Bienvenu en sera le gérant.

Je souhaite tout le succès possible à la Banque Provinciale, certain d'avance que la prudence et l'habileté qui caractérisent ses administrateurs seront le gage assuré de sa prospérité. Les services qu'elle est appelée à rendre au commerce canadien-français lui attireront une clientèle forte et nombreuse.

* * *

Les grands clubs, les petits clubs, les maisons borgnes, les *béaneries*, les caboulots et les bouges font des affaires d'or le dimanche depuis le commencement de la campagne de moralisation, [drôle de nom pour cette chose-là !]

On ajoute même que des citoyens entrepreneurs achètent un stock le samedi soir à l'épicerie du coin et revendent le lendemain avec 400 pour cent de profit aux connaissances qu'ils invitent à boire chez eux, moyennant finance.

S'il faut découvrir tous ces cas-là, il va falloir augmenter la force policière.

* * *

Un échantillon de style lyrique que je découpe dans un grand quotidien :

La journée fut des plus heureuses. Dès le matin, une messe harmonisée fut embellie encore par la fanfare.

Au dîner qui se fit chez M. Pierre Félix Arpin figurait M. l'abbé Désourdy qui voulut bien adresser quelques mots aux nouveaux époux. M. Louis Morin, père de la mariée prit ensuite la parole, mais il ne put que réciter quelques phrases tant l'émotion l'avait suffoqué. Ce peu de mots firent verser des larmes, M. Morin avait su parler au cœur.

Plusieurs personnes ne voulurent pas laisser passer un si beau jour sans témoigner de leur amitié aux nouveaux époux par de riches cadeaux, et tous souhaitèrent aux héros de la fête une longue vie consumée dans le bonheur de la prospérité.

Rococo.

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut-être même n'est-elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal

CE QUI EST VRAI

Ceux qui disent que tous les remèdes sont bons ont tort. Le BAUME RHUMAL seul est vraiment efficace contre les affections de poitrine.

44

Si vous êtes un véritable fumeur, vous choisirez toujours le Boston, le roi des cigares canadiens à 10 cts.

L'ARTICLE 7

Il serait intéressant de prolonger un œil dévot sur cet abîme d'ironie qui est la pensée de Léon XIII. Au fond, tout au fond de l'abîme qu'ont creusé 91 ans, la politique du Pontife verdoie et fleurit : la Russie, après avoir obtenu ce qu'elle voulait, s'enferme dans son orthodoxie farouche comme le grand-prêtre dans sa lourde chaps d'or : l'Angleterre, après avoir fait reconnaître (ou à peu près) la validité de ses ordinations, reste dans le schisme ; l'Amérique y court de toutes les jambes de ses évêques ; l'Espagne voit la bataille quotidienne du bas clergé contre les chefs ; la France, convertie par la plume lourde et le nez musical du cardinal Rampolla "à la bonne République", la France ressucite l'article 7, cet article dont mourut Jules Ferry. Il ne reste plus au Souverain-Pontife que sa fidèle Allemagne (l'Allemagne de Luther, s'entend), car l'Allemagne catholique s'est pieusement effacée pour obéir aux ordres du pape, ami de Guillaume II.

Revenons à la France. Il ne s'agit plus aujourd'hui que de savoir comment on mangera les congrégations sous l'œil paternel d'un nonce qui plongera volontiers une fourchette de vermeil dans le plat. Le gouvernement est concordataire : le Concordat ne parle pas des congrégations supprimées par la Révolution. Donc il faut supprimer celles qui ont ressucité : on le peut faire par les lois de l'enseignement, par l'application des lois et décrets existants. Mais ces lois ou ces décrets sont de la monarchie ou de l'Empire et les amis des libertés, s'il s'en trouve au fond de la province, diront : "Ce n'est pas la peine d'être en République pour reprendre les lois des régimes maudits." Il ne reste plus qu'à forger une loi nouvelle, et, comme les parlementaires ont l'immagination constipée, ils reprennent l'article 7, celui que Jules Simon effaça d'un beau discours.

Et pendant cette reprise, l'armée catholique est coupée en deux comme un serpent : le tronçon de la tête, celui qui se défend, siffle pour ne pas être écrasé ; le tronçon de la queue, frétille dans la crainte de ne pas être récompensé de l'amputation. Si nous avons le temps de nous

retourner vers le passé, nous serions moins étonnés de ces incidents. Nous verrions que l'histoire de l'Eglise est une vaste fresque, d'une vie et d'une beauté prodigieuses, où les hommes de l'Etat luttent avec les armes de leur temps contre les hommes de Dieu. La guerre est interrompue par des heures de paix toujours armée et l'on signe des traités, sous les tentes, pour violer ensuite les pactes.

Saint-Louis, qui est aujourd'hui sur les autels, son sceptre d'or d'une main, sa couronne d'épines de l'autre, se conduisit avec les évêques de son temps comme un maire radical avec son euré. Joinville raconte la chose fort au long. Tous les prélats mandèrent au roi qu'ils voulaient lui parler. Le roi alla au palais pour les voir, et là, Mgr d'Auxerre prit la parole :

"... Il faut, dit-il au roi, que vous commandiez à vos prévôts et à vos baillis que tous ceux qui resteront excommuniés un an et un jour, ou les contraignent par la saisie de leurs biens à ce qu'ils se fassent absoudre."

Saint-Louis répondit qu'il commanderait ainsi volontiers si on lui donnait la certitude que les excommuniés eussent tort. Les prélats refusèrent cet examen de leur juridiction et le roi les envoya promener en termes nets qui n'ont pas compromis sa béatification :

"Alors, conclut Joinville, les prélats se résignèrent et jamais depuis je n'ai oui dire qu'une demande lui fut faite sur les choses dessus dites."

On sait combien Louis XI fut précis dans ses commandements et se montra ennemi né de l'Etat dans l'Etat. Il fallut plus tard la main d'Henri IV pour éteindre les terribles curés de la Ligue, "vraies allumettes de troubles." Mais les plus belles leçons dans l'art de gouverner l'Eglise ont été données par Louis XIV, roi très chrétien, symbole en perruque de la monarchie du droit divin, et par Napoléon, symbole aux cheveux plats de l'Empire par droit de génie.

La monarchie de Richelieu, achevée par Louis le Grand, est le rayonnement de l'autorité unitaire qui tasse l'Eglise comme la nation sous le trône. Le roi inaugura, la cravache à la main, cette royauté personnelle pour laquelle ses prédécesseurs avaient combattu.

Il fit arrêter sans formes les prédicateurs qui hurlaient contre la déclaration 1632. Dans l'affaire de la Régale, il ne fut pas satisfait après avoir emprisonné quatre-vingts curés du diocèse, Pamiers ; il fit saisir le temporel de l'évêque Caulet, qui se fût trouvé fort misérable s'il n'avait pas reçu des secours de messieurs de Port-Royal. Vis-à-vis de Rome, la hauteur des réclamations est éclairée par l'astre royal, et, quand il le faut, des paroles on passe aux actes : Avignon et le Comtat sont des gages ; on les confisque. Dans ses "Mémoires", monument royal aussi beau, aussi "uni" que Versailles, Louis XIV résume sa doctrine :

" Les rois, écrit-il, sont seigneurs absolus et ont naturellement la disposition pleine et libre de tous les biens tant séculiers que des ecclésiastiques, pour en user comme sages économes, c'est-à-dire selon les besoins de leur Etat".

Cet adverbe "naturellement" sous la plume d'un Louis XIV est plus royal que les cris d'un Corneille, que les mots d'un Tacite. Et si jamais le ministre d'une République osait s'exprimer ainsi dans un Parlement, vous entendriez un beau tapage sur les bancs royalistes. Il est vrai que nos ministres manquent de forme catholique, et, pour frapper l'Eglise, il faut avoir la main humide d'eau bénite.

Le Régent et Louis XV n'avaient pas en matières pieuses le prestige de Louis XIV : ils menèrent pourtant l'Eglise avec fermeté. Les jésuites furent expulsés — ce qui ne fut pas une belle œuvre — et le Bien-Aimé réforma les ordres religieux. Par édit de 1768, il leur donna des règlements assez sages. Il défendit aux couvents de recevoir des sujets au-dessous de vingt et un ans. Il fit aussi une ordonnance que l'on devrait relever pour éviter les incidents d'espionnage ; cette ordonnance interdisait "d'admettre à la profession aucuns étrangers non naturalisés". Sous Louis XV, le pouvoir religieux du roi est sans limites et les cardinaux doivent se rappeler qu'avant d'être les vicaires du pape ils sont "officiers du roi". On leur dit à tout propos qu'ils sont revêtus de la pourpre parce que "Sa Majesté a daigné leur permettre de la recevoir".

Avec le Saint-Siège le fils aîné de l'Eglise se

montre peu respectueux. Choiseul indique la chose d'un mot à Bernis : "Les couronnes font par la force ce qu'elles demandent de la bonne volonté du pape. "Et l'ambassadeur, quoique cardinal, répond : "C'est un moyen sûr de remettre la cour de Rome dans la bonne voie."

Louis XVI voulut être pour l'Eglise ce qu'il prétendait être pour son peuple : un père sans férule. On sait comment cela lui réussit.

Quand on lui coupa la tête sur la place de la Révolution, il put se rappeler que d'anciens prêtres avaient été les plus acharnés contre lui et il dût, dans sa prière, mêler leurs noms à celui de ses autres bourreaux. Mais avant d'élever sa faiblesse au sublime du martyr, Louis XVI avait signé de sa main prisonnière la loi du 13-19 février 1790 :

"Article premier.—La loi constitutionnelle du royaume ne reconnaîtra plus de vœux monastiques solennels des personnes de l'un ni de l'autre sexe : en conséquence, les ordres dans lesquels on fait de pareils vœux sont et demeurent supprimés en France, sans qu'il puisse en être établi de semblables à l'avenir..." etc.

Dans la Révolution, le vaisseau de l'Eglise faillit sombrer ; puis il sortit de la tempête trempé dans un nouveau baptême de sang.

Napoléon vient et se fait le grand sauveteur qui prend la religion comme on prend par les cheveux une femme qui se noie, ne regardant pas à la blesser, pourvu qu'on la sauve. Il aime la papauté au moment même où il l'offense ; il est agréable d'avoir des torts envers ceux que l'on chérit, et quand l'empereur se défend le plus contre l'Eglise, il continue du fond de son cœur comme du fond de son génie à en être le fils. Fils terrible, car il veut que les prêtres soient une sorte de "gendarmerie sacrée". Il dissout d'un coup de décret toutes les congrégations non autorisées et écrit à son ministre : "Je vous rends responsable si, au 1er octobre, il y a encore en France des missions et des congrégations. "En 1806, il fail mieux : il supprime tous les journaux religieux et les remplace par le "Journal des cfrés", qui se charge des abonnés à satisfaire. A sa politique religieuse, comme à toute autre chose, il met la double griffe de son épée et de sa

plume. Il relève les sœurs de charité avec les hospitalières de toutes robes, et, d'un champ de bataille, leur envoie le salut d'un décret sonore. Il examine chaque affaire dans le menu, approuve les unes, blâme les autres et fait insérer au "Bulletin des lois" des décrets tel que celui du 25 mars 1811, dont le texte vaut d'être cité :

" Le Conseil d'Etat. . . Considérant que le décret du 18 février 1809 ne concerne que les hospitalières :

" Que, l'article premier définissant et limitant leurs fonctions, elles ne peuvent en exercer d'autres ;

" Que la tenue d'un pensionnat de jeunes filles est incompatible avec le service des malades ;

" Que, l'article premier définissant et voir ultérieurement aux institutions destinées à l'éducation des femmes ;

" Est d'avis que le pensionnat établi chez les sœurs du Verbe-Incarné doit cesser à la réception du présent avis."

Ce qui prouve que la lutte entre l'Eglise et l'Etat fut de tout temps utile pour affaiblir l'un et fortifier l'autre.

JEAN DE BONNEFON.

LES OUVRIERS DES MANUFACTURES.

Parmi les jeunes filles qui travaillent dans les manufactures, il est très rare d'en rencontrer trois ou quatre sur cent qui ne soient pas atteintes d'anémie, laquelle se reconnaît à la pâleur et à la décoloration de la peau, des lèvres, des gencives et des muqueuses de la bouche. Ce sont là les indices apparents, trop souvent négligés, de l'appauvrissement du sang. Cette altération du sang engendre un état nerveux qui modifie le caractère de la jeune fille et la rend insupportable à elle-même et aux autres, qui trouble les fonctions de tous ses organes. Elle a des palpitations de cœur, de l'essoufflement au moindre effort, ses époques sont douloureuses ; le sang est plus ou moins abondant et pâle ; tous ces symptômes réunis sont l'indice d'un appauvrissement du sang que l'on combattra efficacement et sûrement avec les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard. En vente dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boîte 383, Bureau de Poste, Montréal.

LE LION DANS L'ARMOIRE

Rose a peur de tout.

Peur, quand elle se réveille si personne ne répond au premier appel de sa voix ; — peur si tout d'un coup devant elle, un chat que l'on ne connaît pas, traverse l'allée des tilleuls ; — peur quand Remy sort de la remise avec son fouet pour corriger le fox terrier ; — peur surtout quand les grandes ombres montent comme une marée et submergent toutes les formes qu'on aime à voir.

Lorsque les frères de Rose avaient l'âge de Rose, eux non plus, ils n'aimaient pas beaucoup les ténèbres, alors moi je leur faisais honte. Je les envoyais contourner les massifs qui sont des écueils de nuit.

J'enflais ma voix pour leur dire ;

— Oui ou non, êtes-vous des poltrons ?

Pourquoi donc est-ce que cela me charme que Rose ait peur ?

Quand sa chère figure prend un recueillement que je connais, quand, silencieuse, elle s'approche de moi, appuie sa joue à mon bras, et soudain, avec un abaissement du coin des lèvres qui met sa bouche en cercle, quand tout bas elle avoue :

— Papa, j'ai peur. . .

Une grande douceur monte de mon cœur à notre baiser ; une seconde je suis ce rival redouté à qui un jour, — mon Dieu, retardez-en l'heure ! elle dira, dans le même mystère, avec sa voix tremblante :

— Et moi aussi, je vous aime. . .

Je sais qu'on nous prépare une génération de femmes qui n'aura peur de rien. Du berceau de celles-là, on écarte les contes de fées, les chansons de nourrices où passe le frisson des peurs d'autrefois. Plus de transformations, plus de revenants, plus de nains, plus de gnômes, plus de minuit ressuscitant le fantôme des ruines. La Belle au bois dormant est bien réveillée. Avant d'épouser le Prince Charmant elle demande à causer avec son ministre des finances. Elle veut des coffres débordant d'argenteries et d'étoffes. . . Elle rit quand on lui parle des maris qui enferment dans les tours les princesses prisonnières,

elle raille les miroirs magiques qui trahissent à tous les regards le péché des infidèles. Elle n'a pas plus peur de l'enfer que son mari. Elle connaît ses droits ; elle plaidera devant le trône de justice, elle n'a pas peur

Rose aura peur.

Le matin, quand elle est une fois assise sur mon lit, quand mes genoux relevés lui font un dossier où elle s'appuie, une lueur d'espoir passe dans ses yeux. Et alors, à laquelle on sait que je ne résiste point, elle me demande :

— Raconte-moi une histoire...

— Une histoire qui fasse rire ?

— Une histoire qui fasse peur...

Je dis donc ce merveilleux Chaperon Rouge, qui fut inventé pour faire briller les yeux, fleurir les joues des petites filles d'autrefois. Le frisson des forêts moyenâgeuses, l'ombre des âtres éteints, l'angoisse des veillées de campagnes flottent autour du vieux conte en aromes capiteux. Est-ce vraiment sa vertu de terreur qui a crû avec les années ou le cœur des Roses nouvelles s'est-il attendri ? Les fillettes d'aujourd'hui ne veulent plus que personne soit dévoré, ni la grand'mère, ni le Chaperon Rouge.

Notre génération a dû inventer un bon chasseur ; il sort d'une trappe pour mettre le bandit en joue ; ou bien c'est le père du Petit Poucet qui se réhabilite sur le tard et vient donner ici, avec un à-propos merveilleux, un grand coup de sa cognée.

Rose n'a jamais vu le loup ; il n'habite plus guère en France qu'aux bois des légendes ; il s'est envolé dans les nuages par le tuyau des cheminées, avec la fumée des forêts réduites en cendres ; il galope à cette heure plus fantastique et redouté que jadis, dans ces chasses que les nuages se donnent entre eux, les soirs de vent.

Mais si Rose n'a jamais rencontré le loup que dans le bois du Chaperon Rouge, elle a vu un lion dans la forêt de Saint Germain.

À la foire des Loges, derrière des barreaux auxquels une bâche peinte en bleu de lessive faisait un agréable fond d'Afrique. Rose et le lion se sont regardés en face avec une curiosité inégale. Alors la petite main a serré la mienne et l'on m'a dit :

— Il a une figure de vieux monsieur, ton lion !

Le Roi du Désert nous a entendus ; il a songé avec colère :

— Si je ne fais plus peur, même aux petites filles, à présent...

Il s'est levé ; il a hérissé sa crinière ; il a rugi.

Vous rappelez-vous l'émotion qui vous a saisis, tout enfants, la première fois qu'on vous a portés dans la mer ? Vous étiez faits aux clapots des baignoires, mais votre gorge s'est étranglée quand vous vous êtes sentis soulevés par la force irrésistible du flot, Ainsi, Rose et moi, tandis que le lion rugissait, nous avons pris un bain de peur ; nous avons été roulés dans la grande vague de colère ; elle expirait en petits remous de dédain que nous n'avions pas fini de trembler.

— Qu'en dis-tu, ma Rose ?

Elle en dit que, depuis ce jour, le loup du Chaperon Rouge est remisé dans l'armoire aux superstitions, avec le bonhomme qui sort en grimaçant d'une boîte. Interrogez-la quand vous la rencontrerez. Es-ayez de faire mouvoir dans l'ombre le fantôme maigre et bondissant qui a la queue en trompette et les oreilles pointues. Elle vous répondra avec un ricanement sceptique :

— Voyons !... Il n'y a plus de loups !... Mais il y a des lions...

Et cette certitude scientifique impose à son visage mouvant le masque des méditations graves.

Hier, je lissais bien tranquillement, assis à contre-jour, les volets clos, dans mon cabinet de travail. Les portes ouvertes me permettaient d'entendre dans une chambre voisine ces frôlements légers qui révèlent les chères présences. Brusquement, un bruit affreux, rauque, inclassable, pas du tout effrayant, comique même, m'a fait tomber mon livre des mains. J'accours à tout hasard ; le bruit continue. Il sort d'une armoire à robes faisant tambour à côté de la grande alcôve. La lumière d'un œil-de-bœuf enchâssé dans la boiserie éclaire ce réduit d'un jour mystérieux. Comme les femmes de Barbe-Bleue les robes sont là pendues dans des enveloppes, qui les habillent, elles-mêmes, de façon étrange ; c'est un endroit merveilleux pour disparaître au milieu d'une partie de cache-cache.

Dans cette demi-clarté nue voix enfantine s'enfle, monte, descend, s'efforce d'éclater, de se faire terrible :

— C'est toi, ma Rosé ? . . .

— Je ne suis pas Rose !

— Qu'est-ce que tu es ?

— J'suis un lion.

— Ah ! mon Dieu !

— Esst-ce que j'te fais peur ?

Et un visage rouge, ébouriffé, sort de derrière les robes.

Il y a tant d'espérance dans la voix, que tout de suite j'accepte mon rôle : je suis comme un poltron de parade qui a flairé des filles et derrière moi la voix s'interrompt de rugir pour répéter avec une fierté vraiment léonine.

— Tu as peur, hein ? tu as très peur ? . . .

On s'habitue à tout, même au rugissement des lions. J'avais tant bien que mal repris ma lecture. Elle s'achevait dans un dialogue entre mon auteur, grave économiste, et le père nourricier que je sens en moi ; l'un était exaspéré par l'impôt sur le revenu, l'autre inquiet de ces vociférations qui conviennent mieux au gosier des fauves qu'aux cordes vocales des petites filles.

Cette conversation n'alla pas très loin. Un cri, — de détresse cette fois, — jaillit de la chambre voisine :

— Papa !

Avez-vous remarqué comme on devient alerte dans de telles occasions ?

— Qu'est ce qui t'est encore arrivé ma petite ? Tu t'es fait mal ?

Elle dit "non" de la tête. Elle ne peut pas parler tant l'épouvante la suffoque . . . Elle montre vaguement avec son pouce, derrière elle.

Je fais un pas, je vais voir par là ! . . . L'homme aime à comprendre . . . Mais elle m'arrête . . . elle retrouve sa voix, — vous savez, comme ce fils de Crésus qui était muet et qui se mit à parler couramment à la vue d'un glaive tourné contre la poitrine de son père. — Et avec des larmes au coin de ses yeux, une angoisse vraie qui l'opresse encore, elle supplie :

— Papa n'entre pas ! Il y a un lion dans l'armoire !

Une seconde fois je suis revenu à mon économiste. J'ai rouvert son livre la tête en bas. Ce n'était plus avec lui, ni même avec le père nourricier que j'causais, mais avec un philosophe de l'école de la Sincérité, qui me visite parfois dans mon cabinet de travail, quand je suis assis à contre-jour. Et il disait, cet ami si sage :

— Avant de rire de Rose, scrute un peu ta conscience. Êtes-vous bien sûrs que vous autres les grandes personnes, vous ne faites pas de temps en temps, le lion dans l'armoire pour le plaisir d'en trembler de peur ?

HUGUES LE ROUX.

FIVE O'CLOCK EXHIBITION

Quand depuis le matin on a suffisamment
Erré dans la Grand'Foire,
Battu les sections et tout le tremblement,
Ainsi que Monsieur Poire ;

Compté les stéréos et les maréoramas,
Lorgné les perspectives,
Triennales et décennales, vrais magmas,
Et les rétrospectives ;

Quand on a fait cent tours sur le roulant trottoir,
Admiré la pendule
De Falconet (beaucoup de talent), été voir
La palais majuscule ;

Quand on s'est appuyé maint guignol en renom,
Gorgé de passerelles,
Farci le crâne d'un tas d'affaires qui n'ont
Aucun rapport entre elles ;

Quand on a dégusté dans différents séjours
Les boissons les meilleures,
On va boire, car on a soif, comme toujours ;
D'ailleurs, il est cinq heures,

Ou si vous aimez mieux : l'heure du five o'clock,
C'est dire : l'heure sainte
Où l'on est tous d'accord. L'Allemand prend son
Le Suisse son absinthe ; [bock ;

Le Yankee, son cocktail ; le Russe, son koumiss ;
— L'Arabe n'a pas d'heure
Pour preudre son kaoua — Tout en théyant les
Se tartinent de beurre ; [miss

Gueneau, le malheureux, de tout sens dénué,
Boit son "saké" coupable :
Enfin, que voulez-vous ? "trahit sua quemque..."
L'eau passe pour potable.

Suédois, Norvégiens boivent des vitriols,
Tandii que les poètes
Sont repus d'un parfum de lys ; les Espagnols,
D'un air de castagnettes.

Le verdâtre Irlandais en tient pour son whisky
Aussi chaud comme braise.
Le Hollandais pour son schiedam atroce qui
Va fleurant la punaise ;

Les esprits sérieux boivent du quinquina ;
Le Romain boit l'eau claire,
Cette chose qui fut aux noces de Cana
Changée en son contraire.

Les ouvriers, aux estomacs plus transcendants,
Toujours même exercice :
Ils se gorgent de vin et se curent les dents
Avec une saucisse.

La femme boit du lait — le médecin l'a dit
Pas plus tard que la veille —
Et l'enfant se barbouille, et son nez respandit
De sirop de groseille.

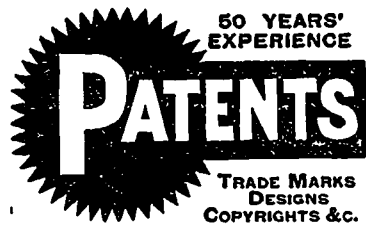
Le Turc boit je ne sais quoi de turc, le Chinois...
Mou Dieu, pas davantage.
Mais toi ? me diras-tu, qu'est-ce donc que tu bois,
Sans plus de radotage ?

Oh ! il ne s'agit pas de moi dans cet o'clock,
Car à cette heure infâme,
Je songe en conspuant toutes boissons en bloc,
Au salut de mon âme.

RAOUL PONCHON.

CE QUI EST VRAI

Ceux qui disent que tous les remèdes sont
bons ont tort. Le BAUME RHUMAL seul est
vraiment efficace contre les affections de poitrine.



Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year: four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co., 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du REVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats-Unis.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

* * *

GRADATION

Un rhume de cerveau négligé dégénère en rhume et en fluxion de poitrine. Le BAUME RHUMAL est le vrai spécifique à employer. 42

* * *

Les personnes qui ont des lettres circulaires ou prospectus à faire distribuer peuvent s'adresser en toute confiance à M. Jules Vatonne, No 1447 rue Notre-Dame, et la distribution sera faite à leur entière satisfaction.

Morton, Phillips & Cie.

PAPETIERS
FABRICANTS DE LIVRES BLANCS
ET IMPRIMEURS,

1755 et 1757 Rue Notre Dame,

... Montreal.

Le maison Morton, Phillips & Cie. possède le brevet du

Grand Livre à Feuilles Mobiles

(Loose Leaf Ledger)

de H. C. MILLER.

LE GRAND LIVRE DU SIÈCLE.

On trouvera dans ses magasins un assortiment Complet de Papeterie.

POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparaissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

• Voyez l'annonce de la Dermatine.

LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

**Masque,
des Taches de Rousseur,
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.**

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque, les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur !

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser 

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA